

déjà citée, et les deux récits que l'on va lire ci-après, *lou Carboundiè* et *lou Coumpaire Gatet*, appartiennent à ce genre de contes populaires dont le héros, soumis à une multitude d'épreuves successives et difficiles, finit cependant par en sortir vainqueur. Ce genre est le plus répandu et celui également dont on possède le plus grand nombre d'exemples.

Lou Cami dau Paradis, publié précédemment, provient de la même donnée, avec cette différence pourtant que le résultat de chaque épreuve est un insuccès.

XVII. — LOU COMPAIRE GATET

Un cop i'abiò un carbouniè qu'abiò tres goujats; toubet malaut et abans de mourir fasquet testament. A l'ainat laisset la cabano, à l'autre un cedas, al darriè le gat.

Aqueste se sentissiò le pus malhurous. Disiò als sius fraires : « Tu, rai ! aumens te podes embarà le cap, e tu, en prestan le cedas, te podes amassà un bouci de pa; mès ièu, que farè d'un gat ? Me caldra passà talen. »

Se bastis un oustalet e demoroun amasso. Le gat fasiò pos que miaulà. Uno neit le mestre le fiquet deforo. S'en ba len, len . . . Trobo un bol de perdigals. Ie digueroun :

- Et ount bas, coumpaire gatet ?
- M'en bàu à Paris me fà daurà la cugo ?
- Nous bos ambe tu ?
- Mettès bous darrè ièu e seguisse me.

Al cap d'un autre pauc trobo un bol d'aucos saubajos, que ie disoun :

- Et ount bas, coumpaire gatet ?
- M'en bau à Paris me fà daurà la cugo ?
- Nous bos ambe tu ?
- Seguisses me.

Aribadis à Paris, s'en ban al palai del reig.

- Bonjour, sire ! Sire Bernat bous emboio aqueste gibie.

Le reig, que debiò dounà un grand repaich, fousquet pla counten de reçaupre aquel gibè. Garderoun coumpaire gatet qualque temps al palai, et l'apprengueroun à parlà francés, es à dire : *oui* e *non*. Boulhan dounà mila causos al gatet quand s'en anet, per pourtà al sire Bernat ; bouguet pos prene rés, disen que soun mestre ero trop riche, mès que ie dounessoun à n'el uno bourso d'or per passà cami. Ie la dounèroun.

S'en ba à l'oustau. Miaulo. Le mestre ie doubris.

— Te, que te porte uno bourso. Seras counten aro. Tout ce que recoumandi es que m'en gardes prou per m'en croumpà uno cordo.

Al cap de quelques jours, le gat diguet al siu mestre :

— Aro me seguiras, e faras ço que te direi.

S'en ban len. Abans d'aribà à Paris, le gatet estaquo sire Bernat a'n un piliè, le despelet, e le pessiguet jusquo que fousquet ple de sang.

— Que me bos fè ? Me bos tuà ?

— Ajos pos pòu, demoro e diras à cado questiou *oui* e *non*.

S'en ba à Paris troubà le reig, disen que les boulurs abion assassinat le siu mestre e que benguessoun al siu secours. En entenden parlà de sire Bernat, le reig le ba secouri. Le trouberoun debourat. Le metteroun dins lou carri, l'abilheroun et le pourteroun al palai. Quand le sire fousquet guerit, espouset la fillo del reig.

Après le mariage, anèroun bese le doumèno de sire Bernat.

— Cousi farè ièu ?

— T'estounes pas, le miu mestre, diras *oui* e *non* quand te parlaran.

Sabiò pos dire res plus à tout ce que ie dision. Que que fousquesse, disiò toujours aco.

Les noubelis maridats partoun en el reig. Le gatet se mettet unos bottos e pren le dabans. Trobo uno colo de dalhaires e lous dis :

— Ses perduts, le reig passo e met tout à foc et à sang.

— Et ount nous mettren per esse salbadis ?

— Mettes-bous sul bor del cami, e quand passarà, que demandarà de quau es aquelo plano, ie dirès : De moun sire Bernat.

— Be faren.

Quand fousquet pus len, trobo uno colo de segaires !

— Ses perduts, le reig passo e met tout à foc e à sang.

— Et ount nous mettren per esse salbadis ?

— Mettes-bous sul bord del cami et quand passarà, que bous demandarà de quau es aquelo plano, ie dirès : De moun sire Bernat.

— Be faren.

Le Reig passo ; demando : De quau sou aquellos grandos planos ?

Tout lou mounde respon :

— A moun sire Bernat.

— *Certes, mon gendre, vous êtes plus riche que moi.*

— *Oui.*

Le gat s'en ba en un castel len, len, ounte i'abiò uno fado et un sourcier. Ie diguet ce qu'abiò dich as dalhaires et as segaires.

— Et ount me mettre ? diguet la fado.

— Dins le four.

Quand ie seguet, le gat la i brulo.

— Et ièu que farei, diguet le sourcier.

— Mettès vous en rat.

Quand lou vejet en rat, ie sautet dessus e lou manget.

Le gat ero mestre del castel. Se met dabans la porto per reçaupre sire Bernat. Quand fousqueroun descendudis dau carri, fousqueroun enmascats de veire un tant poulit castel.

Dins beit jours, le gatet dis al siu mestre ?

— Siès counten ?

— Ne soun.

—E be te demandi, per recoumpenso, qu'après ma mort me fasquos fè uno poulido sepulturo.

— L'auras.

Un jour le gat fasquet del mort. La sirbento venguet ou dire.

— Jito-le per la fenestro.

Le gat se lebo et boulio arincà les els.

— Rete-te ? Tendrai ce que t'ai proumes.

Le gat toumbo malaut, se mor, e de crento que fousquesso bin, ie fasquet uno superbo sepulturo.

D'aqui estan m'en tournei, sense que me fasquessou tastà l'aigo.

E tric e trac,

Tout es baclat.

(V. de M^{lle} M. LAMBERT, de Belestà.)

Traduction

—

LE COMPÈRE CHAT

Il était une fois un charbonnier qui avait trois garçons. Il tomba malade, et avant de mourir il fit (son) testament. A l'aîné il légua la cabane; à l'autre, un tamis de soie; au dernier, le chat.

Celui-ci se trouvait le plus malheureux. Il disait à ses frères : — « Toi, à la bonne heure, tu peux au moins abriter ta tête, et toi, en prêtant le tamis, tu peux gagner un morceau de pain; mais moi, que ferai-je d'un chat?... il me faudra mourir de faim ! »

Il se bâtit une maisonnette et l'habita avec le chat. Celui-ci ne faisait que miauler. Une nuit, son maître le jeta dehors. Il s'en va loin, loin... et trouve une volée de perdreaux qui lui dirent :

— Et où vas-tu, compère chat ?

— Je vais à Paris me faire dorer la queue.

— Veux-tu nous prendre avec toi ?

— Mettez-vous derrière et partons.

Au bout d'un peu de temps, il rencontra une volée d'oies sauvages qui lui dirent :

— Et où vas-tu, compère chat ?

— Je vais à Paris me faire dorer la queue.

— Veux-tu nous prendre avec toi ?

— Suivez-moi.

Arrivés à Paris, ils vont au palais du roi.

— Bonjour, sire. Sire Bernard vous envoie ce gibier.

Le roi, qui devait donner un grand repas, fut très-satisfait de recevoir ce présent. On garda compère chat quelques jours au palais, et on lui apprit à parler français, à dire *oui* et *non*. On voulait donner mille choses au petit chat lorsqu'il partit, pour les offrir à sire Bernard ; mais il ne voulut rien prendre, disant que son maître était trop riche, mais qu'il accepterait, pour soi, une bourse d'or pour faire la route. On la lui donna.

Il s'en va à la maison, miaule ; le maître lui ouvre.

— Tiens, je t'apporte cette bourse ; tu seras heureux maintenant. Seulement je te recommande de me garder assez (d'or) pour acheter une corde.

Au bout de quelques jours, le chat dit à son maître :

— A présent tu me suivras, et feras tout ce que je te dirai.

Ils s'en vont loin, loin... Avant d'arriver à Paris, le chat attache sire Bernard à la pile d'un pont ; il le déshabille et l'égratigne jusqu'à ce qu'il fut couvert de sang.

— Que me veux-tu faire ?... tu veux me tuer ?...

— N'ai point peur, tranquillise-toi, et réponds à chaque question *oui* et *non*.

Il s'en va à Paris trouver le roi, lui dit que les voleurs avaient assassiné son maître et (pria) qu'on vint à son secours. En entendant parler de sire Bernard, le roi partit aussitôt ; il le trouva couvert de blessures. On le mit dans un char, on l'habilla et le transporta au palais.

Quand le jeune seigneur se trouva guéri, il épousa la fille du roi.

Après la noce, ils allèrent visiter les domaines de sire Bernard.

— Comment ferai-je ?

— Ne t'effraie pas, mon maître ; tu n'auras qu'à dire *oui* et *non* lorsqu'on t'interrogera.

Aussi ne répondit-il jamais autre chose à tout ce qu'on put lui dire.

Les nouveaux époux partent avec le roi. Le petit chat se met une paire de bottes et prend les devants. Il trouve un groupe de faucheurs et leur dit :

— Vous êtes perdus ! Le roi parcourt la campagne et met tout à feu et à sang.

— Hélas ! comment faire pour nous sauver? . .

— Mettez-vous sur le bord du chemin, et, lorsque le roi passera, s'il vous demande à qui appartient cette plaine, vous répondrez : A Monseigneur Bernard.

— Nous le ferons.

Lorsque le chat fut un peu plus loin, il trouve un groupe de moissonneurs et leur dit :

— Vous êtes perdus ! Le roi parcourt la campagne et met tout à feu et à sang.

— Hélas ! comment faire pour nous sauver? . . .

— Mettez-vous sur le bord du chemin, et, lorsque le roi passera, s'il vous demande à qui appartient cette plaine, vous répondrez : A Monseigneur Bernard.

— Nous le ferons.

Le roi passe et demande à qui sont ces grandes plaines. Tout le monde répond :

— A Monseigneur Bernard.

— Certes, mon gendre, vous êtes plus riche que moi.

— Oui.

Le chat s'en va à un château loin, loin . . . , où il y avait une fée et un sorcier ; il leur répéta ce qu'il avait dit aux fancheurs et aux moissonneurs.

— Et où me mettrai-je ? dit la fée.

— Dans le four.

Quand elle fut dans le four, le chat la brûla.

— Et moi, que ferai-je ? dit le sorcier.

— Changez-vous en rat.

Quand il fut métamorphosé, le chat sauta sur lui et le mangea.

Le chat, étant maître du château, se mit devant la porte pour recevoir sire Bernard. Quand ils descendirent du char, ils furent éblouis de voir un si beau château.

Au bout de huit jours, le petit chat dit à son maître : Es-tu content ?

— Je le suis.

— Eh bien ! je te demande pour récompense qu'après ma mort tu me fasses faire une belle sépulture.

— Tu l'auras.

Un jour le chat fit le mort. La servante vint le dire.
 — Jette-le par la fenêtre.
 Le chat se leva et voulait lui arracher les yeux.
 — Retiens-toi, je tiendrai ce que je t'ai promis.
 Le chat tombe malade et meurt. Dans la crainte qu'il ne revînt encore à la vie, il lui fit faire une magnifique sépulture.
 Alors, je m'en retournai, sans qu'on m'eût offert à boire.
 E tric e trac
 Tout est fini.

Il est facile de voir, d'après cette version, que le *Coumpaire Gatet* languedocien est le *Chat botté* des contes de Perrault, contes dont l'origine populaire est aujourd'hui parfaitement reconnue.

XVIII. — LA FILHO DEL CARBOUNIÈ

Un cop i'abiò un reig que fasquet publicà que le que debignariò so que baliò le siu palai auriò pa à manjà sero un ome, e s'ero uno filho l'espousariò.

Un carbouniè benguet à passà dabans le palai. Estounat de bese tant de mounde, demandet so que fasiò. Ie respounderoun qu'estimabou l'oustal del reig, e que degus le debinhabo pos.

L'estimet cent milo francs. Be debinhet pos.

S'en ba chez el, sa filho ie dis :

— Abes pla demourat, paire.

Aqueste diguet ce que s'ero passat.

— Soun pla bestios; i boli anà e be boli debinhà.

Le paire se mès à rire. La filho s'en ba e dis al reig :

— Vòu mes uno rousinado del mès d'agoust que vostre castel.

Be rencountret.

Le reig diguet que la siu proumessò ero un acte e que l'espousariò; mès abans que boulhò que faguesso un bouquet de touto meno de fiou.